HEMEROTECA MUNICIPAL ★ MADRID

N°. 21.

FREIE STADT FRA

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

21 MAI 1820.

LES TROIS VOYAGEURS. *Conte.*

Le sage Kaled, renommé par sa profonde science, vivoit retiré dans un des faubourgs de Bagdad ; il étoit pauvre et comptoit deux amis, quoiqu'il eût été le premier ministre de deux Califes ; on dit même que le souvenir de sa grandeur passée ne troubloit jamais son sommeil. La culture de son jardin, et les soins qu'il donnoit à l'éducation de ses trois fils, partageoient ses heureuses journées.

Dix années s'étoient écoulées ainsi, lorsqu'une maladie cruelle vint l'avertir qu'il touchoit à sa dernière heure. Il fit approcher ses fils et leur tint ce discours :

»Mes enfans, votre père va vous quitter; ne pleurez point ; il a rempli sa carrière avec honneur; sa fin sera douce : contemplez-la pour apprendre à bien vivre. Ne cherchez point après

Ayuntamiento de Madrid

moi des trésors dont je n'ai jamais connu le prix: ce jardin suffira à votre bonheur si vous êtes sages; mais si, comme je le prévois, l'amour des richesses vous fait abandonner cette modeste retraite, allez à Lahors, vous y trouverez le respectable Nubar, à qui, dans les tems de mon opulence, j'ai prêté une somme considérable; il se le rappelera lorsque vous lui direz que vous êtes mes fils. Ce voyage est long et pénible: allez consulter dans la grotte mystérieuse le génie protecteur de notre famille, il vous indiquera le chemin que vous devez prendre.»

Ce bon père ajouta quelques instructions, et expira dans les bras de ses enfans.

Le lendemain les fils de Kaled vendirent leur modeste héritage, pour rendre à la mémoire de leur père des honneurs dignes de sa haute sagesse et de leur piété filiale.

Ce généreux sacrifice leur rendit indispensable la somme dont leur père leur avoit parlé. Le génie qu'ils furent visiter refusa de répondre à leur question; mais après leur avoir ordonné d'obéir à leur père, en se rendant à Lahors, il leur fit présent d'une bourse remplie d'or et de pierres précieuses, d'un cheval richement caparaçonné, et d'un coffre rempli de vêtemens magnifiques, enfin d'une outre remplie d'eau.

Nadir, l'aîné des trois fils, choisit la bourse, Eliab eut pour lui le cheval et le coffre, l'outre remplie d'eau resta à Osmin, comme au plus jeune des trois.

Ce partage inégal devoit exciter quelques

Ayuntamiento de Madrid

murmures ; mais le jeune Osmin, qui seul auroit pu se plaindre, se soumit sans peine en pensant aux leçons de son père, et à la bonté du génie.

Le même jour ils se mirent en marche. Nadir serra soigneusement son trésor ; la crainte des voleurs le troubloit à chaque pas. Couvert d'un simple habit d'esclave, il s'imposoit les privations les plus pénibles, afin de détourner les soupçons des voyageurs dans lesquels son inquiétude lui faisoit voir autant d'ennemis ; il ne sentoit que le poids de son or, dont il ne pouvoit ni se défaire, ni jouir.

Eliab, monté sur son superbe cheval, et couvert de riches habits, attiroit sur lui tous les regards : son orgueil, délicieusement flatté, lui fit dédaigner bientôt la société de ses frères. A la seconde journée, il piqua des deux, et disparut en leur souhaitant un bon voyage.

Le jeune Osmin, chargé de son outre et un bâton à la main, cheminoit gaîment : tous les gîtes étoient bons pour lui. Ses compagnons de voyage devenoient bientôt ses amis, et le soulageoient souvent du poids de son fardeau.

Nadir, cependant, ne tarda pas à le quitter ; la confiance et l'humeur de son frère, lui firent craindre quelque indiscrétion qui pourroit compromettre son trésor. Il prit seul un chemin détourné, hérissé de montagnes et de précipices, mais où il se crut à l'abri des voleurs qui infestoient la plaine. Le jour il marchoit brûlé par le soleil, et toujours incertain de sa route. La nuit il n'entroit qu'avec défiance dans de miséra-

Ayuntamiento de Madrid

bles chaumières. Rarement il détachoit quelques parcelles de son or, dont il payoit les secours qu'on lui offroit à regret. Enfin, un désert aride se présente à ses yeux; effrayé à l'aspect de cette immense solitude, il regretta son jeune frère, dont la société auroit charmé la route et soulagé ses peines. Il pouvoit s'associer un compagnon, mais la crainte de partager avec lui, d'en être dépouillé peut-être, le retint, et après avoir invoqué le génie bienfaiteur auquel il recommandoit sa vie et ses richesses, il continua sa route à travers une mer de sable.

Deux jours devoient suffire pour traverser le désert; mais il s'égara, et bientôt la fatigue, une soif dévorante épuisèrent son courage et ses forces. Il s'assit en gémissant, la tête couverte de son manteau, et résolu à attendre la mort. Mille pensées cruelles le déchiroient et achevoient de porter le désespoir dans son âme. — Hélas, disoit-il, que me sert cet or auquel j'ai tout sacrifié? Une goutte d'eau pourroit me sauver la vie; je possède un trésor, et je meurs.»

Cependant un bruit lointain se fit entendre; Nadir souleva douloureusement la tête, et aperçut un cavalier dont le cheval, accablé de fatigue, marchoit péniblement; réunissant alors toutes ses forces, il s'approcha du cavalier et reconnut son frère pâle et se soutenant à peine. En ce moment son cheval tomba sous lui et expira. Les deux frères se précipitèrent dans les bras de l'un de l'autre. — Ah! dit Nadir, à quel état sommes-nous réduits! et que le génie nous a fait

Ayuntamiento de Madrid

un fatal présent ! — Je ne puis me plaindre, lui répondit Eliab, c'est mon orgueil qui m'a perdu : j'ai quitté mes frères pour m'associer à des étrangers dont le faste plaisoit à ma vanité ; je les croyois mes amis, et cependant les cruels m'ont abandonné dans ce désert au premier moment de détresse. Je meurs, mais le ciel m'a fait grâce puisqu'il permet qu'un frère me ferme les yeux. A ces mots, la voix entrecoupée par des sanglots, ils adressèrent leurs dernières prières à Dieu, et jurèrent de mourir ensemble. — Non, vous ne mourrez pas, leur dit alors une voix qui leur sembla descendre du ciel, c'étoit Osmin ; il traversoit en ce moment le désert avec une caravane de marchands, il avoit aperçu de loin deux voyageurs égarés, et n'écoutant que sa générosité, il avoit quitté ses compagnons, et s'étoit approché d'eux. Qu'on juge de sa joie lorsqu'il reconnut ses frères dont le destin n'avoit cessé de l'occuper. Son outre, heureux présent du sage génie, étoit encore remplie : ce secours rendit la vie à ses frères, qui poursuivirent leur route avec la caravane, et arrivèrent à Lahors. Nubar, l'ami de leur père, leur rendit la somme qui lui avoit été prêtée, et qui, également partagée entre eux, leur procura une douce aisance, compagne du vrai bonheur.

Eliab apprit à fuir l'orgueil, Nadir l'avarice, et tous les trois à préférer l'utile à l'agréable.

Ayuntamiento de Madrid

Le palais de Scaurus, ou *Description d'une maison romaine. Fragment d'un voyage fait à Rome, vers la fin de la république, par Mérovir, prince des Suèves*; 1 vol. in-8vo. A Paris.

C'est un jeune architecte, M. Mazois, qui donne un livre d'érudition. Nos artistes sont pour la plupart, maintenant, des hommes de lettres. Les uns font des poëmes aussi bien que des tableaux; les autres lisent à l'Académie des mémoires qui sont de vrais morceaux d'éloquence; et en voici un qui se lance sur le pas de l'abbé Barthélemy, rassemblant mille traits épars dans les auteurs anciens, pour en former une description qu'il dit être faite par un prince Suève.

Les Suèves habitoient la Germanie. Mérovir fait prisonnier par les Romains, avoit été emmené dans les Gaules, et y avoit pris une teinture des lettres et des arts. Après la dernière révolte des Gaulois, César qui se préparoit à repasser les Alpes l'année suivante, crut prudent d'éloigner le jeune prince Suève, et il l'envoya en Italie.

Né dans les forêts de la Germanie, Mérovir, dut nécessairement être profondément ému en voyant Rome pour la première fois. M. Mazois prend pour type, ou, si l'on veut, pour thême le *Palais de Scaurus*, qui étoit un des plus opulens citoyens de Rome, et aussi l'un des plus fastueux. Ce qu'il appelle, dans sa préface, un essai, sera lu avec le plus grand intérêt; et encouragé par ce succès, l'auteur, sans doute, ne tardera pas à donner les parties inédites de son

Ayuntamiento de Madrid

manuscrit qui concernent le Forum romain, le Capitole, les cérémonies religieuses, les théâtres et les jeux de l'arène.

Dans la partie qui vient d'être imprimée, on voit que la plupart des rues de la capitale du monde étoient étroites et tortueuses, toujours embarrassées d'échaffauds, de matériaux, d'ouvriers et de marbres.

Il tomboit des tuiles du haut des maisons sur la tête des gens, comme à Paris; et il falloit se défendre comme ici du danger de ces roues énormes qui portent de lourds fardeaux toujours prêts à vous écraser.

Il y avoit à Rome, comme chez nous, des sonnettes étourdissantes, aux portes; des lanternes sous le vestibule; et dès le matin, chez le portier, une foule de solliciteurs qui venoient se faire annoncer.

Cicéron avoit fait ouvrir des boutiques autour de son palais; et il en tiroit un revenu plus fort que celui de ses harangues.

M. Mazois, jeune encore, quoique déjà fort habile, a été élève de M. Percier; et voici l'éloge qu'il fait de son maître, auquel il adjoint M. Fontaine, tous deux architectes du Louvre. Il leur donne, et il prend lui-même des noms grecs, reportant leur existence aux derniers tems de la République. »Grâce au ciel, dit Chrysippe, j'ai étudié sous Hermodore, le plus habile homme du siècle, et si jamais quelques succès couronnent mes efforts, c'est à ses soins, à ses conseils, à son exemple que j'en serai redevable; aussi ma

Ayuntamiento de Madrid

reconnoissance le place-t-elle dans mon affection au même rang que les auteurs dn mes jours. Tous nos confrères ne lui ressemblent pas, la plupart d'entre eux excités par la cupidité, sont trop occupés de petites intrigues; ils abandonnent le soin de leur réputation pour courir après la fortune. Hermodore au contraire rappelle ces artistes des anciens tems qu'on ne sauroit trop proposer pour modèle à la jeunesse. Modeste, probe, désintéressé, passionné pour son art, il vit dans la retraite au sein de l'étude, entouré d'une génération de jeunes talens pleins d'admiration, de respect et de tendresse pour leur maître. Théagène, son ami, partage tous ses travaux; c'est à leurs soins réunis qu'Athènes doit les monumens nouveaux qui l'embellissent chaque jour; et je ne sais ce qui les honore davantage, de leur rare mérite ou de cette amitié fraternelle que ni l'intérêt, ni l'amour propre, n'ont pu altérer un instant dans le cours de leur vie. Ce sont là les exemples que doivent suivre ceux qui se livrent aux arts; les talens ne sauroient procurer une vraie gloire, s'ils ne sont accompagnés des sentimens nobles et généreux. »

Cette page nous paroît aussi bien pensée que bien écrite. Tout le livre est semé de réflexions qui font avantageusement juger de l'esprit observateur de l'écrivain.

Les Romaines, d'après notre auteur, étoient vers le commencement des Empereurs, de terribles femmes pour la toilette. Ce fut encore pis plus tard; et l'on peut juger de ce que cela de-

Ayuntamiento de Madrid

vint par la description du cabinet de toilette de Lollia. » Rome offrit à Brennus moins de trésors pour sa rançon, que Scaurus n'en a réuni dans l'appartement de sa femme ; jamais mortel n'a, je crois, rassemblé en un même lieu tant de différens genres de richesses. Croirois-tu qu'une seule perle d'un des colliers de Lollia a coûté six millions de sesterces ! On nous montra des vases de toutes formes et de tous métaux, contenant, soit des parfums, soit des compositions pour changer la teinte des cheveux, ou rendre aux teints livides et pâles les couleurs fraîches et pures de la jeunesse ; des armoires pleines de tissus d'une grande finesse pour se laver et s'essuyer ; des miroirs de métal, et d'autres de verre que l'on fait venir de Sidon. Quant aux ornemens, c'est un délire chez les Romaines ; elles mettent l'univers à contribution pour rehausser l'éclat de leurs charmes ; l'Egypte leur fournit des étoffes xylines ; Tyr change pour elles la blancheur éblouissante des toiles en une pourpre éclatante ; l'or et la soie mêlangés avec art, composent le tissu varié de leurs vêtemens ; des émeraudes d'un vert azuré, des perles que recèlent les mers profondes de l'Orient, couvrent leurs robes, se balancent à leurs oreilles, ou brillent dans leur coëffure ; mais c'est trop peu de ces richesses dont la valeur peut être appréciée ; elles se sont créé des raffinemens de luxe qui n'auroient aucun prix sans leur folie. Ces fleurs que le printems fait éclore sous l'haleine des zéphirs, sont pour elles sans parfums et sans charmes, si elles ne leur sont apportées des pays

Ayuntamiento de Madrid

étrangers; encore leur préfèrent-elles des couronnes de fleurs artificielles, dont on va chercher la matière et le parfum au-delà de l'Indus. Non contentes de mépriser ces innocens atours que l'heureux climat d'Italie s'empresse à leur offrir sans frais presque en toute saison, elles se dépouillent elles-mêmes du plus noble ornement dont la nature se soit plue à les embellir; elles se rasent la tête pour la parer de chevelures blondes achetées à prix d'or aux jeunes vierges de la Gaule et de la Germanie.»

On va retrouver l'architecte dans la description du pavé d'une cuisine. »Après avoir creusé environ deux pieds et bien battu la terre, j'ai établi sur ce sol une aire en briques pilées, inclinée de manière à donner aux eaux un écoulement facile vers un canal pratiqué exprès. Sur cette aire, j'ai établi un lit de charbon fortement battu, et sur ce charbon une troisième couche, haute d'un demi-pied, d'un ciment composé de chaux, de sable, ou de cendre chaude; puis j'ai fait polir cet enduit avec la pierre ponce. Cela produit un pavé d'un beau noir, qui a cette propriété particulière, que l'eau qui y tombe est absorbée sur-le-champ; ensorte que le sol de cette cuisine est toujours sec, et que les personnes qui s'y tiennent ne ressentent jamais de froid aux pieds, quoiqu'elles soient pieds nus.»

A l'un des montans d'une vaste fenêtre, qui donnoit du jour au vestibule de la cuisine, étoit suspendu un énorme jambon de bronze; examinons-le attentivement, dit l'introducteur à Méro-

Ayuntamiento de Madrid

vir; »c'est un cadran solaire, la queue sert de style, et les lignes qui indiquent les heures, sont tracées en filets d'or sur la couenne; voilà à quelles gentillesses Scaurus exerce sou imagination dans ses momens de loisir! »

Comme dans l'immortel ouvrage de l'abbé Barthélemy, des renvois indiquent tous les passages d'auteurs anciens sur lesquels M. Mazois a fondé son histoire du Luxe.

NOTICES SUR DES FEMMES CÉLÈBRES.

La belle Cordière.

La bravoure et la galanterie sont des qualités héréditaires chez les François. Dès le berceau de la monarchie, l'armure et la cithare brilloient dans les trophées de notre gloire; nos premiers héros manioient avec une égale adresse la hache pesante des combats et la lyre soupirant les charmes de la paix. Un sexe même qui chez les autres nations n'est connu que par des vertus domestiques, a compté chez nous d'illustres héroïnes et de tendres Trouverres.

Nos annales citent avec éloge les hauts faits, l'esprit et les richesses de Louise Labé, surnommée la *belle Cordière*, et appelée à l'armée le capitaine Loys. Elle naquit à Lyon, vers la fin du quatorzième siècle: poussée par l'amour de la gloire, elle quitta sa patrie, et se rangeant sous les drapeaux d'un général expérimenté, elle fit la

Ayuntamiento de Madrid

guerre, combattit vaillamment, et se distingua au siège de Perpignan où elle fut blessée. Rentrée dans ses foyers, en 1527, elle fit les honneurs de sa fortune a ec tant de grâce et d'esprit, que sa maison devint le berceau des beaux arts, des sciences et de la politesse.

Rivale de Sapho, elle sentoit comme cette infortunée, le feu de l'amour fermenter dans ses veines, et comme elle aussi elle soupira les accords les plus touchans. La *belle Cordière* eut des amans célèbres: on briguoit l'honneur d'encenser cette *muse-amazone*, et le penchant du capitaine Loys pour le plaisir, faisoit naître l'espérance dans le coeur de ses adorateurs. Enfin, adonnée toute entière au commerce des muses, aux délassemens de l'amour, et aux tendres épanchemens de l'amitié, Louise Labé finit ses jours au sein du bonheur dans un âge très-avancé. L'auteur d'une ancienne chronique fait arriver sa mort le cinq mai 1572.

Ces vers, qu'elle composa dans les dernières années de sa vie, prouvent que l'amour n'est sorti que très-tard de son coeur.

Le tems met fin aux hautes pyramides;
Le tems met fin aux fontaines humides;
Il ne pardonne aux braves colysées;
Il met à fin les villes plus prisées;
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour tant soit-il allumé.
Mais las! il semble en mon coeur qu'il augmente
Avec le tems, et que plus me tourmente.

Celle qui exprimoit si énergiquement la puissance de l'amour, devoit bien connoître ce senti-

Ayuntamiento de Madrid

ment. Louise Labé fut liée étroitement avec Clémence de Bourges et Pernelle du Guillet, femmes d'une grande célébrité.

LA PRINCESSE DE CONTI.

L'épouse du prince de Conti, la fille du duc de Guyse, dit le *balafré*, étoit sur le grand théâtre du monde placée par sa seule naissance à l'avant-scène, et son nom, sans qu'elle cherchât une autre illustration, seroit passé à la postérité.

Cette princesse ne voulut point laisser de stériles souvenirs, et le soin de toute sa vie fut de s'entourer des plus grands hommes du tems, et d'acheter par des bienfaits les dédicaces de leurs ouvrages : elle se plut à protéger les savans, et l'on prétend qu'afin de leur rendre l'accès de sa maison plus facile, elle tint secret son second mariage avec le maréchal de Bassompière.

Elle-même cultiva les lettres de manière à prouver la pureté de son goût et la grâce de son esprit : elle a laissé un ouvrage intitulé : *Les amours du grand Alcandre*, qui se trouve dans le journal de Henri II ; c'est une histoire des amours de Henri IV, ornée du récit de quelques beaux traits de la vie de ce grand Roi. On a réimprimé cet ouvrage à part en 1789 sous le titre de *Roman royal* ou *Aventures de la cour de Henri IV*. Il fut beaucoup lu, on y trouva de l'intérêt, mais on blâma l'amertume des critiques qu'il renferme.

Ayuntamiento de Madrid

Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, naquit en 1574, et mourut à Eu le 30 avril 1631.

MARIE DE SCHURMAN.

Née à Cologne en 1606, cette femme étonnante annonça dès ses plus jeunes années des dispositions heureuses pour les lettres, les sciences et les arts. A seize ans, elle parloit et traduisoit l'allemand, l'italien et l'anglois, composoit en musique, savoit peindre et sculpter : elle possédoit aussi des connoissances déjà fort étendues en mathématiques, en histoire et en géographie. Elle n'ignoroit cependant point les travaux de son sexe, et brodoit avec une grande perfection. Plus tard, elle étudia le latin, le grec, l'hébreu, et parvint même à parler ces trois langues. Plusieurs princes, plusieurs savans se firent honneur de sa correspondance.

Marie Schurman ne pouvoit se lasser d'admirer dans leur travail les toiles de l'araignée, et ce qui étonnera la plupart de nos dames, elle laissoit voir pour cet insecte la prédilection la plus marquée.

Elle mourut à 72 ans, et célibataire, le 5 mai 1678.

PORTRAIT.

Péridor est un petit homme académique depuis la tête jusqu'aux pieds, qui ne dit pas un

Ayuntamiento de Madrid

mot sans une antithèse, un trait, ou tout au moins une finale sonore; car il veut absolument une pause d'admiration pour ses auditeurs. il a sur tous les sujets une pensée détachée, une sentence, une anecdote ou une distinction prête; il la débite bien, prononce à merveille, et qui craint de l'oublier peut l'écrire. Quant à lui, dès longtems il est à l'abri de ce danger, et je suis sûr qu'on trouvera dans ses papiers un recueil complet de tout ce qu'il a dit pendant sa vie. Au reste, il n'a rien publié jusqu'à présent si ce n'est sa conversation, qui peut passer pour un livre travaillé. Je doute qu'un pareil homme produise rien d'original; il est trop plein de figures, de tours et d'expressions oratoires pour que le sentiment et l'invention trouvent jamais place à travers tout cela. Cependant Péridor est le héros de beaucoup de cercles, dans lesquels on admire le choix de ses épithètes, la symétrie de ses phrases, la rondeur de ses périodes, en un mot, tout son appareil de succès. Que manque-t-il donc à Péridor pour être éloquent? Du génie.

PARIS.

Notes d'un Etranger.

De Lyon, où je restai très-peu de tems, je me rendis à Auxerre. La, on me dit qu'il y avoit une voiture d'eau qui me conduiroit en peu de tems dans la capitale. J'y arrêtai ma place, croyant que c'étoit un joli bateau à vapeur, ou tout

Ayuntamiento de Madrid

au moins un paquebot pareil à celui qui va de Douvres à Calais: je fus désappointé extrêmement.. Enfin j'arrivai au port de la Rapée.... Je demandai mon chemin à un membre de l'Académie de Beaune qui avoit navigué avec moi. C'étoit un très-savant homme. — Voilà, me dit-il, Paris à droite, et Lutèce à gauche; où voulez-vous aller? — Au Palais-Royal. Nous suivîmes la rive droite de la Seine; je vis beaucoup de maisons, tantôt belles, tantôt laides, mais généralement inégales, ce qui dépare beaucoup les quais. Plus nous avancions dans la ville, plus les boutiques et les femmes me paroissoient offrir un air d'élégance; j'en demandai la raison à mon guide. — On n'est pas plus riche dans le centre de la ville qu'ailleurs; mais on y aime davantage le plaisir et la dépense. — Il paroît qu'on y est aussi plus gourmand, car les cafés, les restaurans et les marchands de comestibles y abondent de toutes parts? — Ceci est un problême, et toute réflexion faite, je crois que les dîners du faubourg St.-Germain valent ceux de la Chaussée d'Antin. — Quels sont donc les établissemens qui rendent, suivant le dire de tous les voyageurs, Paris supérieur à Lutèce? — Promenez vous et examinez. Je parcourus dans tous les sens les deux villes pendant un mois que me durèrent mes mille guinées, et voici ce que je remarquai: quoiqu'on se couche plus tard à Paris, on s'y réveille d'aussi bonne heure qu'à Lutèce.

Cette dernière ville, où se trouvent les académies, les lycées, les administrations, etc., est généralement parlant, la demeure des hommes d'es-

Ayuntamiento de Madrid

d'esprit ; l'autre, le rendez-vous des hommes à argent.

Là, on fait beaucoup de discours ; ici beaucoup d'affaires. Dans Paris, l'on court ; à Lutèce, on marche.

Sur la rive gauche de la Seine, on trouve plus d'établissemens pieux et de prisons ; sur la droite, plus de manufactures et de spectacles.

Dans l'ancienne ville, l'esprit est mieux nourri ; dans la nouvelle, le corps est mieux habillé ; la première, produit les fameux libraires ; la seconde, les célèbres marchandes de modes.

Voilà cependant des traits de ressemblance entre les deux pays : les hommes y sont vifs et légers ; les femmes aimables et coquettes ; le commérage y sert de passetems, et le jeu d'occupation sérieuse. Pour un homme de génie, vous y rencontrez 50 individus bouffis de prétentions, et dix jolis minois pour un coeur ingénu et fidèle. Au résumé, j'aimerois assez passer la matinée et le milieu du jour à Lutèce ; la soirée et la nuit à Paris.

On voit reparoître quelques corsages *à la Lisbeth :* ceux à pointe sont presqu'entièrement disparus, et si l'on en voit encore quelques-uns, c'est que leur pointe est à peine formée et très-arrondie.

Parmi les robes négligées, celles de mousseline angloise à dessins mosaïques se montrent avec avantage : elles sont presque toutes à canezou pareil et à volans très-étagés.

* *

Ayuntamiento de Madrid

Les froncés font chaque jour de nouveaux progrès : le corsage de quelques robes blanches qui n'en admettoit que par devant, en offre également par derrière.

Nos élégans semblent avoir légué leurs béquilles à nos dames : le manche de presque toutes les ombrelles est *béquillé* en acier, en ivoire ou en nacre.

Que ne puis-je le tenir ce moraliste frondeur, ce Mercier, qui, dans son *Tableau de Paris*, assuroit, même avant l'apparition des cachemires, des mérinos et du *Journal des Modes*, que tous les jours les mariages deviendroient plus rares à Paris, parce que le prix qu'il faut mettre à la toilette d'une femme effrayeroit de plus en plus les épouseurs. Pour lui démontrer la fausseté de ses calculs, je le conduirois sur-le-champ dans un entrepôt des environs de la place Maubert, où, grâce à l'arrivée dans nos ports de la cargaison d'un navire américain, l'*Athalie*, on habille une dame ou une demoiselle, en costume d'été, il est vrai, mais des pieds à la tête pour la bagatelle de 4 livres 19 sous. Vous riez, beautés incrédules de la Chaussée-d'Antin ; eh bien ! voici, d'après l'avis imprimé et distribué, le détail de cet habillement complet.

Une robe en *jolie perkale à jour*, rayée, la robe entière, 2 l. 17 s. ; un fond de bonnet, *dito*, 5 s. ; un *joli* tulle uni ou à dents pour le garnir, 4 s. ; une *belle* paire de bas blancs, 19 s. ; un fichu-guimpe ou autrement, et à jour, 5 s. ; une bande de colerette brochée ou en tulle, 9 s. Total 4 l. 19 s.

Ayuntamiento de Madrid

Je sais bien que les prudes, qui songent à tout, remarqueront qu'il y a dans cet assortiment beaucoup d'objets *à jour*, et point de chemise ; mais, en conscience, peut-on, du reste, fournir une parure plus complète pour *quatre livres dix-neuf sous* ? C'est bien le cas de dire, comme les affiches parlantes de nos boulevards : Il faudroit n'avoir pas *cent sous* dans sa poche pour manquer une pareille occasion d'être économe et galant.

Les habits couleur scabieuse sont traités par M. Berchut comme l'habit noir : il n'emploie pour leur garniture que des boutons de soie de même couleur, et pour leur collet qu'un velours assorti. Quelques-uns de ses confrères les confectionnent comme les habits bleus, ils y posent des boutons de métal unis ou cannelés, et des collets de velours noir.

Les étoffes nouvelles pour gilets sont des bazins de soie à côtes et à fonds de différentes couleurs sur lesquels sont des feuilles brochées, aussi de différentes couleurs ; par exemple, fond serin, feuilles noires ; fond blanc, feuilles lilas ; fond paille, feuilles violettes ; fond chamois, feuilles lapis ; fond souffre, feuilles lilas ; fond paille, feuilles tabac d'Espagne.

MODES PARISIENNES.

Il est rare que la passe d'un chapeau de paille ne soit pas évasée ; au contraire, les chapeaux d'étoffe ont presque toujours la passe droite comme celle d'une capote. On porte beaucoup plus

Ayuntamiento de Madrid

de chapeaux de paille blanche, ou du moins de ce qui est réputé paille blanche, que de chapeaux de paille jaune.

Depuis quelques jours, le tulle est préféré aux rubans pour former la garniture du dessous des passes: cette garniture se compose de deux tulles plissés à plis ronds; mais sur le bord des passes, ce sont, comme à l'ordinaire, des bouillons en rubans de gaze, des coques, ou un seul ruban qui serpente.

Les fleurs étoient naguères rassemblées sur le devant de la passe; on les porte aujourd'hui éparpillées sur toute la passe, et quelquefois autour de la forme. La fleur de tabac et quelques autres fleurs d'un volume considérable se portent sans accompagnement. Les fleurs qui ont été fabriquées pour Lonchamp, s'employent encore journellement; et comme les fleuristes, depuis cette époque, n'ont point été inactifs, il en résulte, dans les magasins de modes, une variété de fleurs prodigieuse.

Les chapeaux couleur de rose sont les plus nombreux; on y met des garnitures pareilles, tandis que les chapeaux citron, ainsi que les blancs, se garnissent en lilas, et les chapeaux lilas en citron. On ne porte point de vert; mais le jaune paille a pris faveur; on emploie, depuis quelques jours, beaucoup de gaze de cette nuance, pour former des garnitures au bord des chapeaux de paille jaune; et il y a une certaine quantité de chapeaux moirés couleur paille, qui sont garnis en gaze pareille.

Ayuntamiento de Madrid

On garnit des chapeaux de paille blanche avec des fichus de gaze-iris. Il y a encore des fichus de crêpe imprimé, que l'on ajuste sur des chapeaux de paille: pour donner une idée du dessin, nous dirons que nous avons vu des fonds blancs qui étoient parsemés d'amandes lilas.

La gaze métallique est toujours à la mode; et ce n'est point, comme dans le principe, pour former des garnitures, mais des chapeaux, qu'elle est employée. Quelques chapeaux couleur paille ont une doublure lilas; mais pour l'ordinaire chapeau, ruban et ruche de gaze sont couleur paille.

Quelques lingères font des capotes à bandes horizontales, qui sont moitié perkale et moitié gaze légèrement froncée. D'autres lingères tracent sur la passe, des languettes dont la pointe va aboutir au bas de la forme. Sur chacune de ces languettes, tantôt elles font serpenter un biais de gaze, tantôt elles le tournent en spirale.

Chez les couturières, un ornement assez singulier, et fait avec la même étoffe que les robes, est plissé comme un jabot; elles posent ces jabots en biais, et en mettent deux rangs. Une autre sorte de garniture également nouvelle, consiste en deux ruches d'étoffe, que l'on fait serpenter sur deux rouleaux.

PARISER MODEN.

Es ist selten, daſs der Schirm eines Strohhutes nicht auseinandersteht; die Zeuchhüte hingegen haben einen graden Schirm, wie jenen der Capoten. Man trägt viel mehr Hüte von weiſser

Ayuntamiento de Madrid

Paille oder irgend etwas das wenigstens dafür gilt, als Hüte von gelber Paille.

Seit etlichen Tagen verwendet man vorzugsweise den Tüll zum Besetzen des untern Schirmes; diese Garnirung besteht aus zwei rundgefältelten Tüllstreifen; aber auf den Schirmrand kommen, so wie gewöhnlich Puffen von Gazeband, Muscheln oder ein einziges geschlängeltes Band.

Vor Kurzem noch waren die Blumen auf dem Vorderschirm zusammengestellt, jetzt werden sie auf dem ganzen Schirm oder bisweilen um die Form herum zerstreut. Die Tabaksblume und einige andere bedeutend grofse Blumen werden ohne Zusatz getragen. Die für das Lonchampfest gemachten Blumen werden noch täglich verwendet; und da die Blumenfabrikanten indefs nicht müfsig waren, so findet sich in den Modemagazinen eine ungeheure Menge Blumen vor.

Rosa Hüte gibt es am meisten; man setzt ähnliche Garnirungen daran; aber die citrongelben, so wie die weifsen Hüte werden mit lilla und die lilla Hüte mit citrongelb besetzt. Man trägt kein Grün, paillegelb hingegen ist beliebt geworden; seit etlichen Tagen verwendet man viele Gaze von dieser Farbe zu Schirmbesätzen der gelben Paillehüte; auch gibt es eine gewisse Anzahl paillegelber gewässerter Hüte, die mit ähnlicher Gaze besetzt werden.

Man garnirt weifse Paillehüte mit Tücheln von Irisgaze. Auch gibt es noch Tüchel von gedrucktem Krepp, die man auf Paillehüte setzt; um einen Begriff vom Dessein zu geben, müssen

Ayuntamiento de Madrid

wir sagen, daſs wir deren mit einem weiſsen Grund, der mit lilla Mandeln durchsäet war, bemerkt haben.

Die metallische Gaze ist fortwährend Mode; sie wird nicht, wie im Anfang zu Garnirungen, sondern zu Hüten verarbeitet. Einige paillegelbe Hüte haben ein lilla Futter; doch sind der Hut, das Band und der Gazebienenschwarm gewöhnlich paillefarb.

Einige Lingèren verfertigen Capoten mit horizontalen Streifen, die halb aus Perkal und halb aus leicht zerknitterter Gaze bestehen. Andere Lingèren bilden auf dem Schirme Zacken, deren Spitze bis unten an die Form geht. Auf einen jeden dieser Zacken setzen sie einen Querstreif von Gaze, der geschlängelt oder spiralförmig gewunden wird.

Bei den Näherinnen gibt es eine sonderbare Verzierung, die aus demselben Zeuch, als die Kleider gemacht und wie eine Hemderkrause gefaltet wird; sie setzen diese Krausen in die Quere und bringen 2 Reihen derselben an. Eine andere eben so neue Art Garnirung besteht in zwei zeuchenen Bienenschwärmen, die über 2 Rollen geschlängelt werden.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 21.

Modes de Londres.

Fig. 1. — Toilette du soir. — *Coëffure en cheveux lisses et bouclés, ornée de fleurs et d'un peigne richement garni en perles. Collier et boucles d'oreilles en perles. Jupon de satin blanc. Robe de tulle anglois; pourtour de gorge, manches, et bas de robe garnis en dentelle et gros de Naples. Gants blancs. Souliers blancs.*

Ayuntamiento de Madrid

Abendputz. — Eine Frisur von glatten und gelockten Haaren mit Blumen und einem mit Perlen reich verzierten Kamm. Halskette und Ohrringe von Perlen. Unterkleid von weifsem Atlas. Kleid von englischem Tüll, woran Brust, Aermel und der untere Rand mit Garnirungen von Spitzen und Gros de Naples besetzt sind. Weifse Schuhe und eben solche Handschuhe.

Fig. 2. Toilette de promenade. — *Chapeau de gros de Naples, garni en blonde. Robe de mousseline. Redingote de zéphirine lilas (étoffe de soie), avec garniture en satin blanc et gaze lilas. Manches et poignets, garnis en rouleaux de gros de Naples. Gants jaunes. Bottines lilas.*

Anzug für die Promenade. — Ein Gros-de-Napleshut, mit Blonde garnirt. Kleid von Musslin. Ueberkleid von lilla Zephirine (eine Art Seidenstoff) mit einer Garnitur von weifsem Atlas und lillafarbener Gaze. Die Aermel und Handgelenke sind mit Gros-de-Naplesrollen besetzt. Gelbe Handschuhe. Lilla Stiefeletten.

ÉNIGME.

J'aborde d'un air gracieux
Celui pour qui je m'intéresse;
J'ai néanmoins souvent l'adresse
De lui faire baisser les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse;
Par un excès de politesse,
Je puis devenir ennuyeux.

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que de chaque saison.

Vous qui cherchez à me connoître
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique, ou par raison.

Le mot de l'Enigme du précédent numéro est: *Les Ongles.*

J. P. Lemaire, Redacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. Diehl.

Ayuntamiento de Madrid

1820. *Costumes de Londres.*

(21.)

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL MADRID

Ayuntamiento de Madrid